

Clotilde Prévost crée des sculptures animalières en relation interactive avec les lieux, le passant, le visiteur... Elle intervient en sites urbain, naturel et en intérieur, renouvelant et affinant son travail selon l'espace et avec le temps.

Les « Vaches » appartiennent à une première série. Sur la base d'une structure-type de métal, simple et épurée, Clotilde crée des installations d'une grande variété : le « trait » de l'ossature et le vide peuvent dominer, ou au contraire jouer, voire disparaître sous l'habillage d'une enveloppe ou de parures tirées d'une large palette de matériaux (bois, métal, textile, papier, peinture, verre, miroir, objets de récupération...). Vides et pleins, reflets, créent avec l'environnement des jeux d'optique, d'apparition-disparition, de superposition, de fragmentation...

Ce travail est poursuivi avec une grande « Mouche ». La structure d'acier est plus légère : ce corps filiforme conduit les vibrations, rendant des effets sensibles au toucher. Deux grands miroirs convexes font les yeux : ils ouvrent dans leur reflet courbe des perspectives en anamorphose mobiles et vivantes.

La « Mouche » est physiquement interactive. Animée d'effets visuels, la sculpture rejoint également le domaine de l'art cinétique.

Commence alors une nouvelle série. L'artiste varie la taille de ses « Mouches », joue avec leur nombre et aborde l'espace plus librement, élevant ses installations au dessus du sol, atteignant les parois verticales et les hauteurs. Elle adopte pour le corps le laiton, plus précieux que l'acier, développe aussi les jeux de miroirs et explore les possibilités de l'art du vitrail (techniques fusing, Tiffany, verre peint...). Sur les ailes de ses « Mouches », elle décline motifs, couleurs, nuances et transparences, créant des assemblages raffinés vibrant sous la lumière.

« Imaginativement, la vie humaine n'a pas plus de valeur que la vie d'une mouche. Pratiquement, je respecte toute vie, même celle d'une mouche, animal aussi énigmatique et admirable qu'une fée »

Luis Bunuel, Mon dernier soupir, 1982.

Evelyne P. Gohin